

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 AVRIL 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—L'École Littéraire, par de Marchi.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Petite poste.—Le chemin de fer du Pacifique.—Poésie : Holocauste, par Albert Ferland.—Nouvelle : La Reine des Ellènes, par Alice G.—Chronique scientifique, par P. Colonnier.—La géante américaine.—La douleur, par Emma Bernier.—Poésie : Le semeur, par Louis Veuillot.—Souvenirs de Rome, par Léon Descarries.—Le retour du labour, par de Thermes.—M. Fallières (avec portrait).—Poésie : L'ange de la charité, par Louis Aigouin.—Musiciens sauvages.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Bibliographie.—Le home.—La mode.—Propos du docteur.—Théâtre.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.—Nouvelle : Lâche, par Mme de Bouard.—Feuilleton : L'orpheline, par Mme de Bouard.

GRAVURES.—Un train du chemin de fer du Pacifique Canadien à travers les Montagnes Rocheuses.—Portrait de Miss Leah May, la géante américaine.—usiciens sauvages du village de Caughnawaga.—Scène acadienne : Le retour du labour (double page).—Mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

La séance du vendredi 7 avril, au château Ramsay, accuse un progrès sur les séances précédentes, que le président, M. Larose, a prouvé d'abord par son éloquente allocution qui relate l'incorporation de l'École Littéraire et par un travail personnel qui se divise en deux études philosophiques, dont l'une intitulée : *Parmi les tombeaux*, qui expose en termes saisissants les fragilités humaines, et dont l'autre démontre l'infériorité de l'homme si orgueilleux, mis en parallèle avec cette figure magistrale du Christ qui contient toutes les perfections, toutes les abnégations, toutes les générosités et la charité dans toute sa grandeur, qui est l'image, en un mot, de la vérité, de la justice et de la beauté morale.

Voici quelques extraits du travail de M. Larose qui caractérisent, mieux que tous les discours, la pensée généreuse, pleine de modestie de ce philosophe profondément croyant qui semble par sa sincérité nous dévoiler ses pensées intimes, ses aspirations et la mise en pratique d'une existence droite, qui tend continuellement à se rapprocher de l'exemple que le Christ lui a inspiré.

PARMI LES TOMBEAUX

Qu'est-ce que l'homme ? Un peu de cendre agitée par la vie, immobilisée par la mort.

Qu'est-ce que la vie ?—Une mort lente. Chaque jour dont elle se compose nous incline fatalement vers la tombe.

Qu'est-ce que la mort ?—Le triste retour de l'homme à la terre d'où il a été tiré.

Oh ! qu'elle est terrible et vraie, cette parole de l'Écriture : " Tu n'es que poussière, et en poussière tu retourneras ! "

Que le monde semble petit et misérable quand on l'examine à la lumière, cette épouvantable vérité ! Une fosse, un cercueil fait de quatre planches, qu'il a fallu rogner pour les ajuster à leur taille, voilà pourtant l'exacte mesure des grandeurs humaines.

Rien de ce que nous avons ne vient de nous, et tout s'en retourne malgré nous. Vous croyiez posséder la terre ; la mort frappe, c'est la terre qui vous possède.

Ah ! pourquoi faut-il que notre ignorance, qui autorise pendant la vie tant de distinctions, tant de majestés ici et là, à propos de tout et de rien, aille ensuite au cimetière pour se remettre de ses erreurs ! Pourquoi faut-il que là, parmi les tombeaux, les fleurs fanées, les feuilles mortes et le silence à peine remué par le chant discret de l'oiseau solitaire ; que là, dans la cité des morts, elle se voie pour la première fois à l'école de la liberté, de l'égalité et de la fraternité si mal connues des vivants, que, pour cesser de s'opprimer, de se dépasser et de se faire la guerre, ils attendent que la mort les ait paralysés, nivelés et réconciliés dans une paix forcément éternelle !

LE ROI DES ROIS

La terre entière n'est qu'un atome dans la création. Ce qui nous le prouve le mieux, c'est que des planètes bien plus grosses qu'elle ont l'air de ne pas excéder en volume le petit diamant qui brille sur le devant de chemise d'un dandy.

Combien faut-il donc que nous soyons petits, pour croire que la terre est immense, ou, ce qui est plus ridicule, que nous sommes immenses sur la terre ! Tout de même, quels efforts chez les plus petits d'entre nous, pour ressembler aux plus grands ! Quel tourment chez les grands pour empêcher les petits de se grandir !

Bien que dix-neuf siècles aient entendu chanter sur toutes les gammes la ressemblance de l'homme avec Dieu, quelle différence entre l'un et l'autre ! L'homme, qui n'est rien, s'ingénie à penser qu'il est tout ; le Roi des rois, qui est tout, prend plaisir à descendre au-dessous du dernier sujet et à n'être absolument rien. L'homme s'enorgueillit d'être né d'une reine : Jésus, lui, est fier de se donner pour mère la plus humble des filles du peuple. L'homme se targue d'avoir vu le jour sous des lambris dorés, d'avoir eu pour témoins de son baptême à grands frais préparé, tout ce que le mirage d'une grande fortune peut attirer de courtisans ; Jésus refuse jusqu'à l'honneur de naître dans une maison ; à la soie et à l'or, il préfère la paille d'une étable abandonnée. La présence officieuse des grands semble moins lui plaire que celle du bœuf et de l'âne réfugiés là, contre la bise, contre les froids d'hiver, et, pour se réchauffer, il se contente de demander à ces paisibles animaux l'aumône de leur haleine.

A notre nature, il répugne de s'humilier sous la domination d'autrui ; à Jésus, il sera doux de vivre trente ans sous la tutelle d'un modeste charpentier. Nous fuyons le profane vulgaire, et il le recherche ; il trouvera ses délices dans la compagnie de tout ce qu'il y a d'ignorants, de pauvres et d'infirmes. Quelques pêcheurs seront ses disciples ; les petits enfants du peuple ses meilleurs amis...

Le pardon ! comme il est facile, comme il est spontané de la part de cette sublime nature ! Jésus pardonne à ses accusateurs, il pardonne à ses bourreaux, il pardonne à tout le monde ; il enseigne même de présenter la joue gauche à qui vous aura frappé sur la droite. Il aura pu changer l'eau en vin, marcher sur les flots de la mer, ressusciter les morts ; il se ressuscitera lui-même, et il n'aura pas trouvé de forces à opposer à une petite bande de voyous. Il aura prononcé le fameux sermon sur la montagne, et au prétoire, il n'aura rien eu à dire pour sa défense.

C'est bien lui ! Ce qu'il aime, c'est de tout souffrir et de tout pardonner.

Jésus ! à l'âge encore si tendre de douze ans, il se sera montré plus savant et plus sage que tous les docteurs de la loi. Plus tard, à lui seul, il exécutera le nettoyage du temple, chassant à coups de fouet ceux qui auront fait du Temple un lieu de trafic.

Qui de mieux que tout cela pour arriver à mourir de mort violente !

Le travail important, résultant d'une étude sérieuse présentée par M. Jean Charbonneau, traite du symbolisme. En voici les points principaux.

Il donne d'abord la définition du symbolisme. Il n'étudie que les quatre divisions les plus importantes : l'école dite symboliste, l'école romane, l'école évolutionniste instrumentiste et l'école magnificiste.

Des parnassiens les plus célèbres, Banville, Gautier et Baudelaire ont contribué à la formation du symbolisme en France.

En recherchant l'origine du symbolisme, il critique le livre de Charles Morice, *La littérature de tout à l'heure*. Il prouve que nous ne marchons pas vers le mysticisme, dont Chs. Morice fait la base de l'histoire littéraire. Il fait le portrait de Banville, de Baudelaire et de Gautier, et démontre comment ils ont inspiré les symbolistes.

Dans la deuxième partie de son travail, M. Charbonneau démontre que les symbolistes ont manifesté quelque tempérament lyrique, dans les vers de leur première manière. Dans la seconde, ils tombent dans le *gongorisme* ou plutôt dans l'*écotérisme littéraire*.

Enfin, il démontre comment les symbolistes ont aidé à l'introduction en France d'une sorte de cosmopolisme, dangereux pour la langue, etc.

Ces pages ont été fort applaudies.

Comme ensemble, M. Charbonneau a cherché les origines dans la première partie ; dans la seconde, il démontre que le symbolisme a manqué son but et qu'il s'est fourvoyé.



M. JEAN CHARBONNEAU

Ce travail est très fouillé, dénote un esprit eclectique très favorablement doué pour les études de linguistique et d'analyse littéraire, avec la qualité d'être inaccessible aux influences ou au parti pris, que rendent la critique infructueuse au point de vue didactique.

L'esprit qui domine dans ce travail est la recherche de la vérité afin de tracer une voie à ceux qui pourraient subir par leur tempérament, certains écarts de la décadence littéraire qui s'éloigne d'un tracé sérieux, inhérent aux constitutions robustes, pour tomber dans les idées malsaines.

M. Charbonneau veut maintenir dans la littérature un enseignement puissant, fortifiant, et engage tous ses confrères à prendre la voie qu'il s'efforce de suivre pour maintenir l'esprit et la forme de cette belle langue française, à l'étude de laquelle il consacre tous ses instants perdus.

Que nos félicitations les plus chaleureuses parviennent jusqu'à lui, avec l'expression de notre cordialité la plus franche.

M. E.-Z. Massicotte nous a donné un extrait de sa *Flore canadienne* : les *Lilas* ont un parfum de printemps qui ravit.

M. Louis Fréchette, président d'honneur de cette jeune société, a lu deux de ses contes, qu'il sait si bien tourner et si bien dire. *Le violon de Santa Claus*, (je préfère le bon saint Nicolas, si aimé de nos enfants, à ce nom grotesque rendu plus grotesque encore par la caricature à laquelle se sont livrés les dissi-